

Cher Monsieur

A quelle éducation sociale aboutit enfin la C. d. F. ?
 A demander un dictateur. Par conséquence, à
 quelle nécessité auraient abouti les U. P. ! A élever
 une dictature.

Oh! évidemment, dites-vous, un dictateur n'est pas
 un roi. Je ne sais pas si M^r. Valois, logiquement,
 ne prévaudrait à l'aboutissement l'ontiste. Non, cependant,
 car vous avez joliment détroné son roi et sa fille,
 mais il a cassé les reins à votre dictateur.
 Sentant ce terrain peu solide, comme Comte, vous
 nous proposez de remplacer les reins débiles sur la

possession du pouvoir par l'examen des règles à son
sage exercice. Et pour que de prime abord, nous ne
criions pas "à bas tous les gouvernements, scultes ou déplorés",
vous prenez le grand soin d'avertir notre orgueil que
les primitifs n'ont pas de gouvernement parce qu'ils
n'ont pas de libertés. Eh bien ! faut-il tenir ^{l'axiome} pour
démentie ! Il me semble qu'il y a plus de
gouvernement chez les primitifs que chez les civilisés.
Je ne sais même pas si le progrès politique ne consis-
terait pas précisément à se passer de plus en plus
du gouvernement. Et mesure que l'enfant grandit,
les liens, les taloches, les conseils qui préservent
sa faiblesse, qui fortifiaient son action, qui retenaient
sa pétulance, se dissolvent. Le passage d'une
société à l'état de maturité se prouve par l'inscrip-
tion au dedans de l'individu social (quel pléonisme
social accolé à individu) des vertus, des droits et des
devoirs qui auraient été l'apanage du gouvernement.

du dictateur ou du roi.

On maintient l'ordre par une dictature, répétez-vous. Laquelle donc ? Est-elle d'un Conte, d'un Jaurès, d'un Blémenceau, celle qui a jailli spontanément de la volonté consciente d'une population, d'une nation ? Mais quand une nation est capable de trouver le dictateur qui lui convient, c'est qu'elle est capable de tous les ordres possibles, même de celui qui consiste à se passer du meilleur de tous les dictateurs.

Un dictateur si savant qu'il soit, si puissant qu'il soit ne peut qu'avoir la vue courte.

Eduquons le peuple, c'est-à-dire révérons-lui tous les éléments du problème scientifique, philosophique, artistique et social, mais ne l'engageons point à des solutions. Lui seul les prendra quand il connaîtra, quand il vivra ces éléments. Voilà où l'accord peut se faire entre tous les hommes honnêtes.

Qui les Valois et l'^{re} sont des hommes de ^{parti} parti, c'est-à-dire
si je me soutiens de vos enseignements, des parties d'homme;
mais les contistes aussi sont d'un parti.

Voulez-vous, pour finir, me permettre de vous dire nettement
mon impression sur le sens de votre effort; je vous estime trop
pour vous le cacher: C'est que votre action s'est prise à la
gla d'un pessimisme intellectuel qui a des surcraints vers
la souvenance d'un passé plein des juvéniles enthousiasmes.

Plutôt que de se passer de solutions, votre pensée adopte
les plus risquées. Tout plutôt que de rester dans le gâchis.
Méfions-nous cependant de celui du passé et plus encore
de celui du futur.

Je viens de relire l'enquête sur l'idéal de demain et je
ne puis définir la différence profonde que je sens entre ces
numéros de jadis et ceux d'aujourd'hui. On dirait
que vous avez perdu contact avec le peuple, celui
qui produit, souffre et espère.

Votre ami de la première heure et
de la dernière

Jules Ravaté